

Lettre d'Andrée VALLET-LAGRANGE du 19 juillet 1940 à Julienne BIBERT (sa quasi-sœur)

Le Coudray 19 juillet 1940

Ma très chère Julienne

Je viens de recevoir ton P.S. auquel j'ai répondu de répondre, comprenant ton angoisse, car nous vivons dans le silence. De fait à petit le ch. des. d'abord enfin de nous nouvelles, aussi ma chère Julienne ne désespère pas. Quelle vie et quel bouleversement depuis un mois. En ce qui concerne papa il est renté il y a plus de quinze jours. Et c'est tant mieux qu'il habite la maison, car elle aurait été habitée par les allemands, et nous nous ne pourrions plus aller. Nous nous sommes évacués le vendredi 14 juin au matin avec un chariot et nous sommes allés à l'école me m'a pas conseillé de prendre le bus, et j'en ai regrette pas car c'est pas facile qui aurait pu le conduire car nous voyageons surtout la nuit. Nous avons été bombardés, mitraillés en route et comme les gens étaient partis avant nous dans les puits que nous traquions, nous ne pouvions pas trouver de ravitaillement. C'est pourquoi il paraît que j'ai manqué le bus car j'avais pris de la peine, pour aller au cochon que nous faisons cuire entre deux pains. Nous couchons bien souvent à la belle étoile et recevons les mites d'orage sur le dos et pour moi-même c'était un voyage bien pénible. C'est pourquoi j'en demande encore pourquoi Georges ne l'a pas commencé au moment des bombardements il fallait faire vite puisque les avions étaient à 15 m. au dessus de nous

pour nous mitrailler, et il fallait aller même à l'école de la quinzaine à son âge c'est pas très prodigieux. En nous rassurons de nous faire bien faire. Enfin nous sommes rentés huit jours après, nous étions allés presque à Lathès dans la Sarthe. Puis dans un petit pays où il y avait des soldats, le capitaine ayant une (aux armes), nous n'en avions pas fait, car la crainte la guerre, et nous étions entre les deux pays. Après huit jours et huit nuits de tourment de doute nous sommes arrivés au Coudray. J'ai eu la chance de trouver ma maison intacte, mais il en est pas de même pour tout le monde car des soldats et des évacués ont fait du pillage et caché. Ça fait donc quatre semaines aujourd'hui que j'ai renté, et après c'est Robert qui est venu passer huit jours. Puis papa est arrivé aussi. Bien fatigué.

La veille que nous parlions c'est à dire jeudi 15 juillet Robert et Denise ne pouvant plus tenir sous le bombardement sont partis de Lurem à pied, jusqu'à Crappes, et là étant obligés de faire du plat vent, dans la forêt ils ont fait connaissance avec un homme qui s'en allait à Saumur, et eux devaient rejoindre leur mère, à Châteauneuf-sur-Loire, par un moyen alors c'était une occasion. Et ils ont passé par le Coudray et ont passé la nuit. Puis après, c'était Georges qui a couché et est reparti pour Fontainebleau où paraît-il il avait laide des papiers importants. Il m'a fait une adresse, que je te donne plus loin. Nous avons écrit, mais n'avons pas de réponse et ça devient inquiétant. Robert en arrivant était salement aussi au sujet de Denise qui a Saumur, a voulu à toute force rejoindre Denise et depuis

Robert ne savait pas ce qu'elle était devenue. Mais lundi j'ai reçu une carte d'elle, elle est à Brive en Corrèze, et ce matin elle m'a dit qu'elle était à Ragnac qu'il est dans le lam et Jérôme.

Quand à Ferné il est parti hier de 15 h. de Brignac. Il est à Lurem en Dordogne. Mais étant dans la zone non occupée j'espère qu'il ne sera pas dérangé tout de suite et pour tant tu penses bien qu'il y a du travail nous sommes à la veille de la mission et je ne sais pas encore comment on va faire. D'ailleurs il semble de l'eau dans les puits.

Puis Paul a encore grand besoin de repos. Après de rester une semaine au lit à cause de la grande fatigue, beaucoup de fièvre et j'ai dû tout seul finir faire tout le ~~travail~~ l'ouvrage le faire seul pour aller à la corvée, on se demande en effet comment on finit le choc.

Robert est revenu avant hier n'ayant pas trouvé de travail à Paris il va m'aider à faire la maison, car il ne faut pas que je compte sur mes oncles. L'oncle Joseph m'a dit que je demeurais trop loin et l'oncle Georges n'est pas encore renté ni André et ils ne sont pas ensemble.

Que de famille sont ainsi dispersés, et un coin dans l'autre.

Pour maman et Georges c'est étonnant qu'ils ne donnent pas de leurs nouvelles. Peut-être ne sont-ils plus dans le Puy de Dôme, enfin on va faire notre possible pour venir encore une fois à la

Quand à toi ma chère Julienne je devine combien les journées doivent être longues pour toi. La séparation est bien dure, mais sans nouvelles, c'est étonnant. Et pas même installés que tu es, quelle vie. Denise n'est pas beaucoup mieux elle est dans un camion qu'avec des gens qu'elle ne connaît pas. Mais elle a des nouvelles de Ragnac, alors elle prendra ça de là beaucoup mieux. Et j'espère et souhaite que tu aies aussi bientôt des nouvelles d'André et lui vienne la voir un peu moins sombre. Puis c'est bien rare que nous n'ayons pas bientôt signe de vie de maman, et Georges, de la fille.

Bien sûr la route elle était à l'école, la pauvre maman avec des sacs petits et j'en ai une de l'autre qui a emporté son petit garçon dans un champ de Lurem. Je ne puis te raconter la même qu'il y avait sur la route. Quand à Paul il a fallu se faire fuir par un allemand, pour avoir doublé une voiture au moment que paraît un convoi. Et j'ai assuré que j'ai eu peur, et lui aussi. En ce moment les allemands occupant Charles et le Coudray, ils pénètrent dans les maisons et se servent dans les champs, et nous avons juste le droit de nous cacher.

De ce que tu as mis à la maison comme linge tu retrouveras tout, puisque nous n'avons pas de fille. Maman travaille dans son jardin, et elle n'est pas bien. C'est en te souhaitant encore un peu de courage et de patience que je termine mon journal, et que je te quitte ma Julienne en t'embrassant bien affectueusement pour nous tous. De voir.

Andrée Vallet pour Robert

Cette lettre, sans doute adressée « Parc 1/122 – Savignac » a été retrouvée sans enveloppe

Andrée Lagrange est la fille aînée d'Henri Lagrange (premier mariage), mariée à Pierre Vallet. Ils exploitent une petite ferme au Coudray (21 rue Marceau) à 2 km de la rue Saint-Chéron et leur fils Paul (Polo) est âgé de 12 ans. C'est dans cette seule lettre de la famille que nous possédons quelques informations sur les conditions de l' « exode » de ceux qui sont partis à pied où en cariole...

Le Coudray, 19 juillet 40

Ma très chère Julienne,

Je viens de recevoir ton S.O.S. auquel je m'empresse de répondre, comprenant ton angoisse, car nous vivons dans le tourment. Petit à petit les êtres chers donnent enfin de leurs nouvelles, aussi ma chère Julienne ne désespère pas. Quelle vie et quel bouleversement depuis un mois. En ce qui concerne Papa, il est rentré il y a plus de quinze jours ; et c'est tant mieux qu'il habite la maison, car elle aurait été habitée par les Allemands et nous ne pouvions rien emporté de Saint-Chéron. Nous avons évacué le vendredi 14 juin au matin avec un cheval seulement car notre maréchal ne m'a pas conseillé de prendre les deux, et je ne le regrette pas car ce n'est pas Paulo qui aurait pu le conduire, car nous voyagions surtout la nuit.

Nous avons été bombardés, mitraillés en route et comme les gens étaient partis avant nous dans le pays que nous traversions, nous ne pouvions pas trouver de ravitaillement. C'est surtout le pain qui a manqué le plus, car j'avais pris des lapins, poules, œufs, du cochon que nous faisons cuire entre deux pavés. Nous couchions bien souvent à la belle étoile et recevions les nuées d'orage sur le dos et pour Mémère c'était un voyage bien pénible. C'est pourquoi je me demande encore pourquoi Georges ne l'a pas emmenée. Au moment des bombardements, il fallait faire vite puisque les avions étaient 15 mètres au-dessus de nous pour nous mitrailler, et il fallait aider Mémère à descendre de la guimbarde ; à son âge, ce n'était pas très pratique et nous risquions de nous faire tous tuer. Enfin nous sommes rentrés huit jours après, nous étions allés presque à Saint-Calais dans la Sarthe. Puis dans un petit pays où il y avait des soldats, le capitaine ayant crié (aux armes) nous n'en menions pas large car c'était la guerre et nous étions entre les deux feux. Après huit jours et huit nuits de tourment, de doutes, nous sommes arrivés au Coudray. J'ai eu la chance de trouver la maison intacte, mais il n'en est pas de même pour tout le monde car des soldats et des évacués ont fait du pillage et du gâchis.

La veille que nous partions, c'est-à-dire jeudi 13 juillet, Robert et Denise ne pouvant plus tenir sous le bombardement sont partis de Suresnes à pied, jusqu'à Trappes, et là, étant obligés de faire du plat-ventre dans le fossé, ils ont fait connaissance avec un homme qui s'en allait à Saumur et eux devaient rejoindre leur usine à Château-du-Loir par leur propre moyen, alors c'était une occasion. Et ils sont passés par Le Coudray où ils ont passé la nuit, puis après c'était Georges qui a couché et est reparti pour Rambouillet, où paraît-il, il avait laissé des papiers urgents. Il m'a laissé leur adresse que je te donne plus loin. Nous avons écrit, mais nous n'avons pas de réponse et ça devient inquiétant.

Robert, en arrivant, était tourmenté aussi au sujet de Denise qui à Saumur a voulu à toute force gagner Rennes et depuis Robert ne savait plus ce qu'elle était devenue. Lundi, j'ai reçu une carte d'elle ; elle est à Brive en Corrèze, et ce matin elle me dit qu'elle écrit à Raymond qui est dans le Tarn-et-Garonne.

Quant à Pierre, il n'est pas loin de toi, à 15 km de Bergerac ; il est à Singleyrac en Dordogne. Mais étant dans la zone non occupée, je crois qu'il ne sera pas démobilisé tout de suite et pourtant tu penses bien qu'il y a du travail, nous sommes à la veille de la moisson et je ne vois pas encore comment on va faire, d'ailleurs il tombe de l'eau tous les jours.

Puis Paulo a encore grand besoin de repos. Il vient de rester une semaine au lit avec de la grande fatigue, beaucoup de fièvre et j'étais toute seule pour faire tout l'ouvrage, le laissant seul pour aller à la corvée ; on se demande en effet comment on tient le choc.

Robert est revenu avant-hier, n'ayant pas trouvé de travail à Paris ; il va m'aider pour la moisson car il ne faut pas que je compte sur mes oncles. L'oncle Joseph m'a dit que je demeurai trop loin et l'oncle Georges n'est pas encore rentré, ni André et ils ne sont pas ensemble.

Que de familles sont ainsi dispersées d'un coin dans l'autre !

Pour Maman et Georges, c'est étonnant qu'ils ne donnent pas de leurs nouvelles ; peut-être ne sont-ils plus dans le Puy-de-Dôme ? Enfin, on va faire notre possible pour écrire encore une fois là-bas.

Quant à toi, ma chère Julienne, je devine combien les journées doivent être longue pour toi.

La séparation est bien dure, mais sans nouvelles, c'est démoralisant. ET pas mieux installée que tu es, quelle vie. Denise n'est pas beaucoup mieux : elle est dans un camion qu'avec des gens qu'elle ne connaît pas. Mais elle a des nouvelles de Raymond, alors elle, elle prend ça déjà beaucoup mieux.

Et j'espère et souhaite que tu aies aussi bientôt des nouvelles d'Adolphe et tu verras la vie un peu moins sombre. Puis c'est bien rare que nous n'ayons pas bientôt signe de vie de Maman et Georges, Lulu et les filles, alors ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Hélas, sur la route, elles étaient à plaindre les pauvres Mamans avec des tous petits ; il y en a une, des Chaises (*hameau du Coudray*) qui a enterré son petit garçon dans un champ de haricots. Je ne puis te raconter la misère qu'il y avait sur les routes. Quant à Paulo (*qui menait le cheval*), il a failli se faire fusiller par un Allemand pour avoir doublé une voiture au moment où passait un convoi ! Ah, je t'assure que j'ai eu peur et lui aussi. En ce moment, les Allemands occupant Chartres et Le Coudray, ils pénètrent dans les maisons et se servent dans les champs et nous avons juste le droit de ne rien dire.

De ce que tu as mis à la maison comme linge, tu retrouveras tout puisque nous n'avons pas été pillés. Mémère travaille dans son jardin et elle se porte bien.

C'est en te souhaitant encore un peu de courage et de patience que je termine mon journal et que je te quitte, ma Julienne, en t'embrassant bien affectueusement pour nous trois.

Ta sœur.

Andrée - Paulo – pour Robert.

Cette page est une annexe à :

[L'exode de Julienne Bibert](#)

faisant partie du

[Site personnel de François-Xavier Bibert](#)